

Zeitschrift:	Aînés : mensuel pour une retraite plus heureuse
Herausgeber:	Aînés
Band:	10 (1980)
Heft:	4
Artikel:	Que de miracles dans une vie : un récit inédit de Gabrielle Gediking-Ferrand
Autor:	Gediking-Ferrand, Gabrielle
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-829801

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Que de miracles dans une vie

Un récit inédit de Gabrielle Gediking-Ferrand

Les douze lits étaient occupés. C'était une salle d'hôpital pour les femmes ayant subi ou devant subir une opération chirurgicale.

Ces malades n'offraient au premier abord aucune caractéristique marquante. Elles étaient des patientes qui souffraient plus ou moins, plus ou moins bien, avec plus ou moins de courage et de patience. Certaines étaient hébétées par la douleur, d'autres rendues furieuses et comme électrisées par elle; quelques-unes plus fières, ou plus fortes, ou plus habituées aux souffrances et aux misères humaines, semblaient vivre en bonne intelligence avec elles; d'autres gémissaient doucement.

Les manifestations extérieures des hommes ne sont pas toujours la mesure et la juste indication de la violence de leurs maux. Il y a ceux qui aiment qu'on s'apitoie sur leur sort; ils utilisent la pédale forte. Il y a ceux qui cachent leurs maux par cette sorte de pudeur honteuse de l'homme pour qui l'épreuve de la maladie apparaît bien plus comme une tare à cacher que comme une attention toute particulière, à lui accordée par le Ciel. Et puis il y a ceux sur qui la douleur fonce avec une violence si extravagante qu'elle les submerge, les roule, les broie, les laisse stupéfiés et, sans leur laisser le choix, les plonge dans la détresse.

En cet après-midi de juillet, les malades étaient un peu hébétées et somnolentes sous l'effet de la chaleur et le silence de la salle n'était troublé que par de vagues gémissements et quelques chuchotements. Madame 9 et

madame 10, toutes deux convalescentes, mi-assises dans leur lit, parlaient à voix basse.

Rien n'est plus pitoyable à voir que la minable chevelure en désordre d'une vieille femme sur le crâne de qui végète une aride toison. Les cheveux de madame 9 étaient d'une opinion incertaine, hésitant entre le gris noirâtre ou le blanc grisâtre; ne pouvant se décider à opter pour l'une ou l'autre de ces solutions, ils avaient tourné au jaune pisseeux.

Sur le crâne de madame 10, se devinaient deux ou trois clairières. Avec la matière première restante elle avait fait deux maigres tresses serrées si frénétiquement qu'elles se dressaient d'abord droites et raides vers le plafond pour retomber bien vite en rien du tout comme un stylo qui n'a plus d'encre. Devant ces deux mornes paysages capillaires tout regard qui s'y posait devenait grave comme cela est de rigueur aux enterrements. Mais sous l'une de ces pauvres chevelures, deux yeux bleus, deux petits yeux vifs, tout ronds, brillaient et pétillaient d'extase.

«Je vous le dis: y a pas au monde d'enfant plus jolie qu'elle. Et c'est pas parce que c'est ma petite fille que je vous le dis. Non. D'ailleurs vous la verrez vous-même demain: son papa me l'amène.»

A ce moment la haute silhouette d'un vieil homme apparut à l'entrée de la salle: c'était l'abbé Thuriel, l'aumônier de l'hôpital de l'Hôtel-Dieu. Il portait une vaste, longue pèlerine en drap noir, soyeux, lourd et souple tout à la fois et qui était maintenue par un

haut col droit de velours noir bordé d'un liseré blanc. L'abbé paraissait avancer sans toucher le sol; on croyait voir un grand oiseau dont les ailes frôlaient et caressaient les lits. Il marchait silencieusement mais d'une allure rapide et péremptoire, plus admirable parce que plus inattendue chez un vieillard.

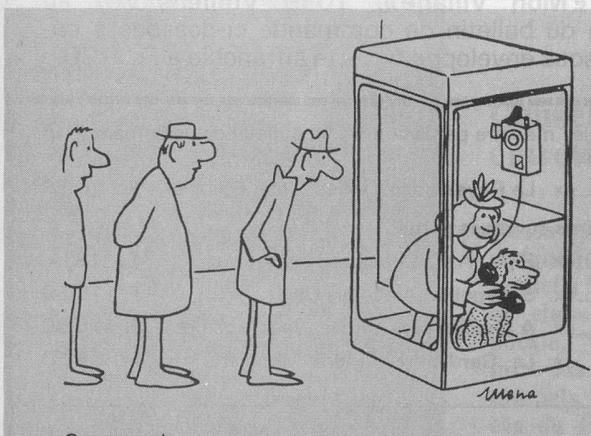
L'abbé Thuriel vivait pour les malades et faute de pouvoir leur donner des soins médicaux, il les soignait spirituellement, leur prodiguant ses bontés, le sourire séraphique de son visage, ses bénédictions, la sainte communion et le réconfort de ses conseils amicaux.

Il se dirigea vers la chambre du fond où se trouvaient deux lits: j'occupais l'un d'eux. J'avais subi le matin même une grave opération et, le sachant, l'abbé Thuriel venait s'informer de mon état. Il s'approcha et restant debout immobile, il me regardait.

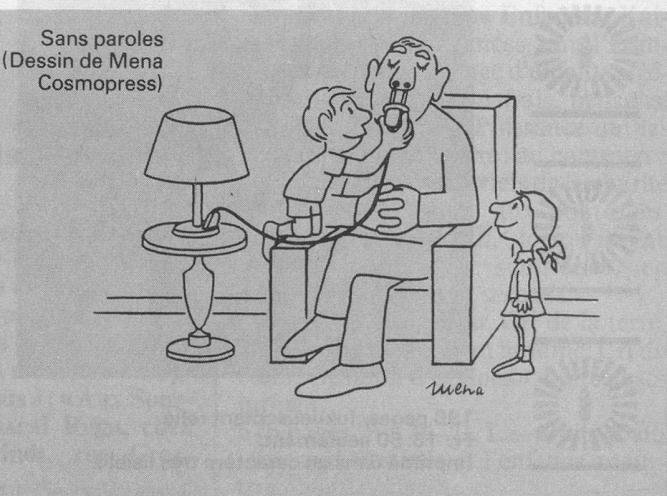
«Comme vous êtes **devenue** jolie!». Ce délicieux, maladroit compliment ecclésiastique me ravit et, si j'en avais eu la force, j'aurais ri aux éclats. Mais ce privilège m'étant refusé, vu mon extrême faiblesse, je me contentai de sourire, sans toutefois m'attarder à ce sourire car dans mes yeux il commençait à pleuvoir et je sentais mon gosier se fermer lentement avec la même force irrépressible qu'ont les portillons du métro.

Voyant l'épuisement de la malade, l'aumônier se pencha et, tout bas: «Je reviendrai demain».

Ma compagne de chambre, une jeune Arménienne, était dans l'ignorance la plus complète de la langue française. Elle semblait s'être remise de son opération avec une surprenante rapidité et l'on ne pouvait se défendre d'un sentiment admiratif à l'endroit des médecins qui avaient obtenu un tel résultat sans la collaboration de la malade qui ne pouvait leur fournir la ▷



Sans paroles
(Dessin de Mena-Cosmopress)



moindre indication sur ses phénomènes corporels. Le cas était même instructif et révélateur puisqu'on pouvait se demander si le patient qui veut éclairer son médecin en développant avec complaisance ses troubles, ses malaises ne risque pas de l'induire parfois en erreur, plus encore que de l'éclairer. (Et l'on sait que certains malades restent persuadés qu'ils connaissent et comprennent leur mal mieux encore que le docteur qui les soigne.)

Le lendemain l'abbé Thuriel vint me faire sa visite. Il s'intéressa bien vite à l'Arménienne et, s'approchant de son lit, lui demanda si elle l'autorisait à venir la voir. La jeune convalescente ne comprenant rien à la question avait fait la seule chose à faire dans ce cas lorsqu'on veut être aimable: elle avait souri. Son sourire était ravissant à regarder, ce qui ne peut qu'être agréable... même pour un ecclésiastique. J'intervins alors pour prévenir l'aumônier qu'elle n'entendait pas notre langue.

«Ah... très bien» dit-il et s'avancant encore vers la jeune fille:

«Comme je reviens demain, voulez-vous faire la Sainte Communion?» L'Arménienne ayant répondu d'chef par un sourire, l'abbé Thuriel fut

persuadé que si le français était lettre morte pour cette créature de Dieu, elle avait, sans aucun doute possible et avec l'aide du Saint Esprit, saisi le sens des mots: sainte communion. Alors il lui donna sur-le-champ l'absolution: la confession était parfaitement inutile puisque de toute façon il n'aurait rien compris à ses aveux arméniens et on ne peut priver un être humain de la sainte communion pour la seule raison qu'il est né en Asie occidentale et qu'il ne parle pas le français. (Ceci se passait en 1928 et à cette époque l'Eglise ne tolérait pas encore qu'on communiât sans s'être confessé.)

L'aumônier ne s'embarrassa même pas de savoir si la patiente était catholique, ou protestante, ou orthodoxe ou musulmane. Cela n'avait pour lui aucune importance: elle était une créature de Dieu et Dieu aime toutes ses créatures, sa miséricorde est infinie et, en véritable disciple du Christ, l'abbé Thuriel imitait le Maître.

L'Arménienne reçut donc la communion. Deux jours après, vive et joyeuse, elle quittait l'hôpital, tout à fait remise, emportant les bénédic-tions du saint homme persuadé que la sainte communion avait parachevé la guérison de la malade.

Elle fut tout de suite remplacée par une fillette parisienne d'une douzaine d'années qu'on allait opérer d'une appendicite. L'infirmière qui l'accompagnait la déshabilla, la mit au lit, puis partit en refermant la porte de la chambre.

Je me tournai alors vers ma nouvelle compagne: l'enfant me fixait avec le regard épouvanté de deux yeux agrandis par la peur.

«Dites... dites... vous n'allez pas mourir, n'est-ce pas?

— Mais non, ma petite, je ne vais pas mourir.

— Vous êtes bien sûre que vous n'allez pas mourir?

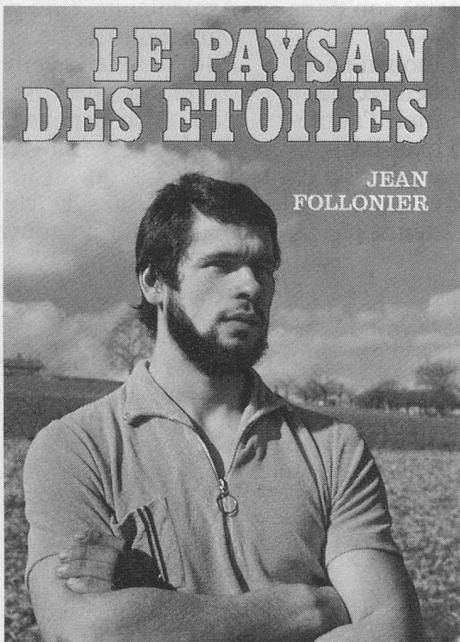
— J'en suis sûre, absolument sûre.» Je n'avais jamais menti aussi effrontément. Mais il fallait à tout prix calmer la terreur de cette enfant qui, devant mon visage de moribonde, se voyait déjà toute seule dans cette chambre inconnue aux murs blancs, vides, froids, avec une morte à côté d'elle.

Et pourtant, sans le savoir et sans le vouloir, je n'avais pas menti puisque je peux, quelque cinquante ans après, raconter cette petite histoire.

Que de miracles dans une vie humaine!

Gabrielle Gediking-Ferrand

Pour Pâques, un nouveau roman pour les aînés, comme le sont tous ceux parus aux éditions « Mon Village SA ».



196 pages, luxueusement relié.
Fr. 16.50 seulement.
Imprimé dans un caractère très lisible.

LE PAYSAN DES ETOILES

de Jean Follonier

L'histoire d'un village valaisan abandonné par les jeunes, convoité par un promoteur immobilier au moment où arrive un jeune Américain fortuné et généreux.

Chez votre libraire ou directement auprès des éditions « Mon Village », 1099 Vulliens/VD, au moyen du bulletin de commande ci-dessous à envoyer sous enveloppe ouverte affranchie à Fr. - 20.

Veuillez me faire parvenir avec un bulletin de versement (port en sus),

ex. *Le Paysan des Etoiles*, Jean Follonier Fr. 16.50

Récents ouvrages parus:

ex. *Pipe*, A.-L. Chappuis Fr. 18.—

ex. *Sèvenoire*, Alphonse Layaz Fr. 16.50

ex. *A chacun son Aurore*, Jean Robinet Fr. 16.50

ex. *La Gardienne*, André Monnier Fr. 16.50

Nom _____ Prénom _____

Rue _____ NP/localité _____

Tél. _____ Signature _____